



**HAL**  
open science

## De l'homophile au gay

Thierry Hoquet

► **To cite this version:**

Thierry Hoquet. De l'homophile au gay : comment l'homosexualité fait-elle communautés ?. Cahiers de philosophie de l'université de Caen, 2019, 56, pp.117-144. 10.4000/cpuc.480 . hal-04450596

**HAL Id: hal-04450596**

**<https://hal.science/hal-04450596>**

Submitted on 10 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## De l'homophile au gay : comment l'homosexualité fait-elle communautés ?

Thierry Hoquet

Université Paris Nanterre

IREPH, Institut de recherches philosophiques

**Résumé français :** Loin d'être une entité anhistorique, l'homosexualité masculine se caractérise par les différentes formes de subjectivation auxquelles elle a donné lieu. Ainsi, la décennie 1970 voit s'opposer trois modes rivaux de subjectivité homosexuelle : l'homophile, représenté en France par l'association *Arcadie*, fondée par André Baudry (1922-2018) et éditrice d'un périodique paru de 1954 à 1982 ; le gay, émergeant dans le sillage des événements de Stonewall à New York (1969), et donnant naissance à un *Front Gay de Libération* ; l'homosexualité révolutionnaire telle qu'elle prend forme après 1968 dans l'éphémère *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire* (FHAR) dont les positions sont présentées ici principalement à travers les thèses de Guy Hocquenghem (1946-1988). Loin de représenter un simple clivage intergénérationnel, ces oppositions représentent avant tout différentes conceptions sociales et politiques de l'homosexualité, différentes manières de penser la communauté, mais aussi des modes de subjectivité dans lesquels la vie homosexuelle peut s'incarner dans la période antérieure à l'épidémie de sida.

**Résumé anglais :** Male homosexuality has taken several rival shapes throughout history. This article focuses on three different views of male homosexuality, that were in mutual conflict in the 1970s: the homophile movement, represented in France by *Arcadie*, an association founded by André Baudry (1922-2018), also editing a long-lasting journal (1954-1982) ; the emergence of a *Gay Liberation Front*, in the wake of the Stonewall riots in 1969 ; the homo-revolutionary movement, as exemplified in the ephemeral post-1968 *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire* (FHAR) especially through the views of one of its leaders, Guy Hocquenghem (1946-1988). The paper studies the way the gay movement was received and understood both by the French homophiles and by their revolutionary counterparts. This study is a contribution to the constitution of various pre-AIDS homosexual ways of subjectivation. It also lays out a cartography of different modes of insertion of male homosexuality within the larger social context, and how it constitutes different ways of building communities.

En travaillant sur les noms de « l'amour qui n'ose pas dire son nom », il s'agira de voir comment des enjeux de dénomination structurent une certaine vision de la place des homosexuels masculins dans l'ensemble de la société. Ces recherches sur les homosexualités comme catégories mouvantes historiquement sont l'objet de recherches multiples dans différentes domaines<sup>1</sup>. Nous proposons ici d'illustrer la concurrence de

---

<sup>1</sup> Voir par exemple la journée d'études organisée le 24 mai 2018, par Stéphane Gougelmann et Jean-Marie Roulin (UMR 5317 IHRIM, Université Jean Monnet de Saint-

différents modèles de l'homosexualité particulièrement vif dans le cours de la décennie 1970. Notre corpus est donc antérieur au diagnostic de l'épidémie de SIDA, qui modifia profondément les lignes de force au sein des mouvements homosexuels. De même, le corpus que nous mobilisons touche principalement à l'homosexualité *masculine* : écrit par des hommes, à propos des rapports entre hommes. Les termes « homosexuel », « homophile » et même « gay » s'appliquent, par principe, aussi bien aux hommes qu'aux femmes, le mouvement lesbien présente ses propres tendances et son histoire propre qu'il ne nous a pas été possible d'inclure dans le cadre de ce travail.

Amplement débattue par les acteurs eux-mêmes, la question du *nom* conditionne la définition des missions que doivent accomplir les mouvements qui représentent les homosexuels. Ainsi, ce qu'on appelle communément « l'homosexualité » est traversé de modes de concrétisation historiques qui s'apparentent à des subcultures. Ces différentes subcultures constituent des modèles qui rivalisent pour définir la culture homosexuelle et prescrire le mode de vie adéquat. En particulier, la subjectivité gaye s'oppose à d'autres modèles (l'homosexualité grecque) et d'autres types de subjectivation homosexuels : invertis, homophiles, pédés, homo-révolutionnaires, camp, queers, androphiles (virilistes)... Ce qui conduit à détricoter l'image d'une homosexualité trans-historique, universelle, dont on aurait à chercher l'origine biologique dans une commune orientation sexuelle. Notre question revient donc à identifier les changements ou ruptures qui séparent la culture gaye de l'immoraliste de Gide ou du baron Charlus décrit par Proust. Le mouvement gay n'est pas seulement la description d'une minorité sexuelle : c'est une culture historiquement située et pleine de sophistications. Ce n'est pas un universel biologique qu'on trouverait inchangé des Grecs jusqu'à nous ; pas un étrange instinct sexuel dont on pourrait faire l'histoire naturelle. Ainsi, les Grecs n'étaient pas « gays ». Ils n'étaient d'ailleurs sans doute même pas « homosexuels », et pas non plus « sodomites »<sup>2</sup>. Le mouvement gay est une production idéologique et politique de la seconde moitié du XXe siècle, dont les formes et les frontières déjà se troublent, à mesure que nous avançons dans le XXIe siècle. À ce titre, le mouvement gay a produit des effets historiques profonds : en particulier autour de la redéfinition du mariage et des formes de la parenté ; autour des représentations de la masculinité et de la féminité ; autour de la culture visuelle. Pour comprendre par contraste le mouvement gay, nous allons produire deux autres figures contemporaines dont le gay s'est démarqué explicitement et qui coexistèrent avec lui pendant la décennie 1970 : l'homophile et le pédé-révolutionnaire. Il s'agit par là de ne pas essentialiser le discours homosexuel tel qu'il s'est constitué post-Stonewall, en particulier la rhétorique du *coming-out*. Tous les homosexuels n'ont pas voulu « sortir du placard ».

### **Du secret vers la visibilité : Qui est « gay » ?**

Un bar de Jordanie où l'on diffuse la musique de Lady Gaga ; les couloirs de l'ONU à New York où l'on œuvre pour la dépénalisation universelle de l'homosexualité : tels seraient

---

Étienne), sur « *L'Amour qui n'ose pas dire son nom : comment s'écrivent les homosexualités en France au XIXe siècle ?* ».

<sup>2</sup> David M. Halperin, *One Hundred years of homosexuality and other essays on Greek love*, New York/London, Routledge, 1990, trad. Isabelle Châtelet, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, EPEL, 2000 ; Kenneth J. Dover, *Greek homosexuality*, trad. Suzanne Saïd, *Homosexualité grecque*, Claix, la Pensée sauvage, 1982, et pour la critique de ses travaux, James Davidson, *The Greeks and Greek Love*, London, Weidenfeld & Nicholson, 2007.

les indices d'une « mondialisation » de la culture gaye<sup>3</sup>, devenue « globale » comme on dit en anglais<sup>4</sup>. L'ancienne homosexualité est devenue un « mouvement gay ». À défaut d'être réellement « mondiale », l'appellation s'est massivement diffusée et imposée, depuis les États-Unis, en France comme dans toute l'Europe. Ce qu'on peut appeler la « gayté » ou mode de vie gay a profondément bouleversé les représentations de l'homosexualité : depuis la sexualité débridée des saunas des années 1970, le phénomène est devenu *visible*, comme en témoigne la multiplication des « gays prides » ou « marches des fiertés » à travers le monde. Il en est de même de la revendication de diverses formes d'union civile entre personnes de même sexe, qui seraient officiellement reconnues par les États et parfois par certaines instances religieuses<sup>5</sup>. Aujourd'hui, des magazines pipole peuvent faire leurs unes sur les couples gays mariés avec enfant<sup>6</sup>. Autant de signes qu'être gay est devenu un statut quasi normalisé. Au point que les gays sont même accusés d'être rentrés dans le rang. La « race maudite » de Proust ou le « Famille je vous hais » de Gide paraissent bien lointain, comme frappés d'archaïsme. Non que l'homosexualité ne soit pas toujours scandaleuse comme en témoigne l'opposition virulente au « mariage pour toustes ». Si l'homosexualité a désormais un visage public, elle n'en suscite pas moins une forte aversion, dont témoignent les agressions homophobes ou le harcèlement dont sont victimes certains adolescents, maltraités et parfois acculés au suicide, chassés de chez eux parce qu'ils sont gays. L'identité gaye semble donc prise entre un rejet ou une hostilité persistantes et un surcroît de visibilité dans l'ensemble du corps social, la conquête de droits civiques fondamentaux témoignant d'un progrès de liberté et d'égalité<sup>7</sup>.

Ces tensions entre secret et visibilité sont anciennes. Ainsi, un jour de 1974, sur Charing Cross Road, à Londres : Quentin Crisp, 66 ans, pionnier des résistances homosexuelles dans les années 1930, rencontre le jeune Peter Tatchell, 22 ans, qui arbore son badge « Gay Liberation ». Toisant son cadet, Crisp lui déclare alors : « De quoi souhaitez-vous être libérés ? De quoi êtes-vous fiers ? Je ne crois pas aux droits des homosexuels. »<sup>8</sup> La petite altercation de Crisp et Tatchell nous dit qu'un vieil homosexuel pouvait très bien n'éprouver aucune sympathie pour le mouvement gay et ses revendications. Mais elle

---

<sup>3</sup> Nous utilisons l'adjectif « gay » en l'accordant en genre et en nombre.

<sup>4</sup> C'est la thèse de Frédéric Martel, *Global Gay. Comment la révolution gay change le monde*, Paris, Flammarion, 2013.

<sup>5</sup> Depuis la loi en France relative au « mariage pour toustes » (2013), ce contrat civil peut être accompagné d'un service religieux : les pasteurs protestants calvinistes et luthériens français ont ainsi ouvert, bien après leurs homologues suédois, la possibilité aux paroisses de bénir des couples de même sexe à 94 voix contre 3, le 17 mai 2015.

<sup>6</sup> Ainsi, Alex Goude, un animateur de télévision présentant l'émission populaire « La France a un incroyable talent » sur M6, et son mari, Romain Taillandier (30 mai 2015), annonçant la naissance de leur premier enfant né par mère porteuse aux États-Unis, tous deux vivant à Las Vegas.

<sup>7</sup> Ainsi, un premier ministre du Luxembourg, Xavier Bettel, devint le premier dirigeant de l'Union européenne à être uni par les liens du mariage à son conjoint de même sexe

<sup>8</sup> Cf. Peter Tatchell, « Quentin Crisp was no gay hero », *The Independent*, 29 décembre 2009 paru avec le sous-titre : « La jalousie l'a aigri. Il regrettait de ne plus être le seul queer au monde. (*Jealousy made him bitter. He resented no longer being the only queer in town*) ». Quentin Crisp est né Denis Charles Pratt en 1908 et mort en 1999. Homosexuel flamboyant et courageux, il connaît la célébrité avec sa biographie, *The Naked Civil Servant*, 1968, avec une version filmée par Denis Mitchell.

témoigne également que des homos ont toujours tenu à affirmer qu'ils n'étaient pas « gays » et ne se reconnaissaient pas dans l'impératif politique de « libération » ou du combat pour des « droits », en conséquence de quoi ils jugeaient ridicule ou inutile de parader le jour de la *gaypride*. En France, la situation fut exactement comparable : un des acteurs les plus influents du monde homosexuel pré-gay, André Baudry, affirmera constamment son rejet du modèle américain. Après la publication de son livre *La Condition des homosexuels*, le magazine Gai Pied l'interroge sur son opinion sur les gays américains : « J'en ai horreur à vomir »<sup>9</sup>. Cela pourrait être un simple conflit générationnel, une variation des formes de la vie homosexuelle au fil du temps mais cela va au-delà : décrivant, à une période donnée, différents types de structuration subjective, identitaire, politique. « Gay » est l'un de ces styles, parmi d'autres, dont il faut interroger la signification.

« Gay » en son sens le plus général circonscrit un territoire au sein de l'ancienne « homosexualité ». C'est un terme qui englobe différents individus, sans mentionner la sexualité (par opposition à « homosexualité »), sans décrire de pratiques concrètes (par opposition à « sodomites »), sans suggérer de valeur morale (par opposition à « inverti »). Le terme « gay » désigne des hommes assumant ce qu'ils sont, suggérant qu'ils n'ont pas honte de leurs désirs et ne cherchent pas à s'en guérir ou à les dissimuler. Comme le terme « gay » est solidaire du caractère public des choix sexuels, être « *openly gay* », ouvertement gay, devient un pléonasme et le *coming out* devient le geste inaugural du processus par lequel l'identité passe de l'obscurité à la lumière. Ainsi, les Jeux Olympiques d'été de Rio en 2016 ont donné lieu à quantité de « *coming out* » ou de demandes en mariage entre athlètes du même sexe ; un champion américain de football Collin Martin, qui joue pour Minnesota United, devint « the only current openly gay MLS Player » après son coming out le 29 juin 2018. Quand le coming out ne fait plus difficulté, il devient optionnel : ainsi, un adjoint socialiste au maire de la ville de Paris, Bruno Julliard, pouvait-il déclarer dans un entretien au magazine *Têtu* en 2011 que le *coming-out* ne faisait plus sens pour sa génération, n'ayant pas eu à sortir d'un « placard » puisqu'il n'y était jamais entré.

Le phénomène inverse au *coming out* est l'*outing*, ou la révélation publique de l'homosexualité d'un tiers dans les médias. Ainsi, plusieurs personnalités politiques membres du parti d'extrême droite française furent « outées », suscitant les protestations des intéressés et des procès pour atteinte à la vie privée<sup>10</sup>. Si « l'homosexualité » est avérée, peut-on dire pour autant qu'il y a des « gays » dans ce parti ? Faut-il reprocher à ces hommes d'être hypocrites en voulant se cacher par tactique électoraliste, ou bien faut-il voir ici la persistance d'un écart irrésorbable entre homosexualité et gayté ?

Quels sont alors les signes d'une culture gaye universelle ? Parmi l'ensemble des « MSM » ou *men having sex with men*, fréquentant différents lieux de rencontres (les saunas, les quais, les pissotières, les bars, les applications type Grindr), les gays s'identifient par un ensemble de signes : le drapeau arc-en-ciel (Rainbow Flag) ; la référence à un ensemble d'icônes mondialisées dites « divas » (de Maria Callas à ... Madonna, Lady Gaga, Britney Spears ou Beyoncé) ainsi qu'à diverses figures gayes

---

<sup>9</sup> Ce texte est cité par Julian Jackson, *Arcadie : la vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, traduit de l'anglais par Arlette Sancery, Paris, Éd. Autrement, 2009, p. 280.

<sup>10</sup> Ainsi du maire d'Hénin-Beaumont, Steeve Briois en 2013, ou de Florian Philippot, alors bras droit de Marine Le Pen, en 2014 en couverture du magazine *Closer*.

mondialisées (les chanteurs Ricky Martin ou Elton John, le plongeur Tom Daley, etc.) ou locales (en France, une star de la télé comme « Steevie ») ; l'esthétique du beefcake ou corps musclé de l'athlète ; l'existence du « gaytho » ou quartier gay ; le gaydar (ou reconnaissance mutuelle) ; des destinations de vacances (Mykonos, Ibiza, Cape Cod...) ; des réunions mondiales (Gay games), la *dance music* (disco, house, électro) ; la consommation de pornographie gaye où s'illustrent certaines pornstars mythiques, etc. Parmi tous ces symboles de la culture gaye, la marche des fiertés (« gay pride » ou « CSD », Christopher Street Day) occupe une place centrale<sup>11</sup>. Elle commémore les émeutes survenues dans la nuit du 28 juin 1969 au Stonewall Inn, un petit bar situé 53 Christopher Street, en face de Sheridan Square à New York. Le Stonewall Inn était un club privé (réservé aux membres), où les hommes pouvaient danser entre eux, ce qui était interdit à l'époque. Sylvia Ribera, née Ray Rivera, aurait jeté la première une bouteille sur un policier. Quatre cents personnes auraient participé aux émeutes qui se seraient déroulées sur trois jours. Ces événements ont-ils eu un quelconque rapport avec la mort par overdose de Judy Garland, survenue peu avant le 22 juin ? Certains ont suggéré qu'il existait en effet un lien avec l'enterrement, survenu le 27 soit quelques heures avant le début des émeutes, de l'actrice et fameuse interprète de l'air « Over the Rainbow » (par-dessus l'arc-en-ciel). L'année suivante, eut lieu la première marche pour commémorer les événements et cet événement, mondialement célébré par tous les gays, fait l'objet d'importants conflits mémoriels : en particulier, sur la place des personnes trans et racisées dans le déclenchement des émeutes, par opposition aux gays blancs aisés — nous y reviendrons.

Quoiqu'il en soit, « gay » permet à une sexualité de s'afficher sous une désignation polie, quasiment un euphémisme, ou, pour reprendre une formule de David Halperin, comme une « identité plutôt qu'une subjectivité érotique ou un comportement sexuel » : « cela me permet de me présenter moi-même comme membre d'un peuple, d'une nation ou d'une race, ou pour le moins membre d'une collectivité humaine, au lieu d'être un individu déviant — monstre, freak, criminel, pécheur ou autre marginal »<sup>12</sup>. Par opposition au terme d'« homosexualité » emprunté au vocabulaire de la pathologie, « gay » désigne une identité collective dotée d'une aura de normalité, qui désigne un type de subjectivité, sans se restreindre à la sexualité. C'est en ce sens que j'utilise « gay » ici. « Gay » n'est pas un nom choisi par hasard : ce terme traduit de la part de certains militants une volonté d'affirmation joyeuse de soi. En se disant « gay », un certain nombre d'hommes et de femmes ont voulu mettre un terme au silence et à la honte de soi, longtemps associés à l'identité homosexuelle. « Gay » a voulu dire que l'homosexualité n'était ni une maladie, ni une perversion, mais un mode de vie : solaire, positif, heureux, un art de faire société. « Gay » est un concept qui échappe au champ strict de la sexualité. Il y a des bars, des restaurants, des magazines, des associations « gayer » (chorales, clubs sportifs, etc.), qui ne poursuivent aucune finalité sexuelle. Ainsi, tout l'enjeu est d'isoler la figure du « gay » d'autres figures voisines ayant à voir avec l'homosexualité masculine.

---

<sup>11</sup> Cf. par exemple la page que lui consacre William Marx, *Un savoir gai*, Paris, éditions de Minuit, 2018. Cf. également Dennis Altman, *Homosexual : oppression and liberation* (1971), rééd. New York-Londres, New York university press, 1993, chapitre 4.

<sup>12</sup> David Halperin, *How to be gay*, Cambridge (MA), Belknap Press of Harvard University Press, 2012, p. 75. Il existe une traduction française par Marie Ymonet, *L'art d'être gai*, Paris, Epel, 2015.

Le terme « gay » a d'abord eu le pouvoir de transformer une question de sexualité en une question d'identité. Affirmer que l'homosexualité est une identité est une manière de rompre avec l'ensemble de la littérature de l'homosexualité qui en faisait le symptôme d'une maladie, un échec à être « normal » (c'est-à-dire hétérosexuel). L'identité gaye, sa revendication de plénitude solaire, est tout entière comprise par le rejet du stigmaté : mes pratiques sexuelles, mes désirs ne sont pas des perversions, ils sont *ce que je suis*. Le mode de vie gay est entièrement valide et parfaitement légitime en société : « *Gay is good !* » Grâce à l'action politique du mouvement homosexuel, portée par les fronts de libération gays et lesbiens, on ne peut pas, on ne peut plus définir le gay comme « une minorité redoutée, détestée et persécutée par la majorité », les gays n'ont plus à mener une double vie dans la hantise que leur secret soit révélé<sup>13</sup>.

Ainsi, l'identité gaye a définitivement délivré les homosexuels du stigmaté de l'anormalité et de la perversion. « Gay » est un « mouvement », en rapport complexe avec une certaine « communauté » qu'il présuppose. En tant que mouvement, l'identité gaye suppose un engagement radical, en vue d'obtenir un idéal politique : la libération. Si elle se situe en un sens au terme d'un mouvement historique dans lequel les homophiles et les homosexuels révolutionnaires ont joué un rôle, nous devons au mouvement gay de s'être libéré de toutes les formes de l'oppression, c'est-à-dire de déni d'identité, et en particulier : la persécution, qui s'appuie sur une base légale et proscrit les comportements homosexuels ; la discrimination, plus insidieuse, et qui est une rupture dans l'égalité de traitement ; mais aussi la tolérance, paternaliste et condescendante, qui accepte l'homosexuel dans la mesure où il sait rester discret et ne s'étale pas en public<sup>14</sup>. Le plus grave est que cette oppression était souvent intériorisée, se muant en haine de soi : d'où l'importance de se libérer, dans la société dans son ensemble, dans sa vie personnelle et professionnelle, mais aussi dans sa propre conscience. « La Fierté Gaye (*Gay Pride*) a remplacé l'auto-oppression », comme l'explique Jeffrey Weeks<sup>15</sup>. La gayté « affirme la sexualité comme expression de l'hédonisme et d'un amour libéré de toutes finalités sociales utilitaristes »<sup>16</sup>.

### **Le mouvement homophile international**

Après la Seconde guerre mondiale, le mouvement homosexuel international se structure autour du terme « homophile », représenté en France par Arcadie, « Mouvement homophile de France ». Si l'homophilie se remarque en France par la durée de son organe, la revue *Arcadie*, parue sans discontinuer de 1954 à 1982 avec 344 numéros à son actif, et par la personnalité de son créateur et animateur principal André Baudry, ce mouvement n'est que l'expression française d'un mouvement international beaucoup plus vaste, bien représenté dans différents pays européens (notamment aux

---

<sup>13</sup> Altman (*Homosexual*, 1993, p. 20-21 et p. 49) décrivait ainsi son expérience de gay en 1971. Sur la hantise d'être révélé, voir les analyses d'Edward Sagarin sur les membres de la Société Mattachine (*Structure and ideology in an association of deviants* (1966), New York, Arno press, 1975) ou l'étude de Martin S. Weinberg, « The male homosexual : age-related variations in social and psychological characteristics », *Social problems*, 17-4 (1970), pp. 527-537.

<sup>14</sup> Cf. Altman, *Homosexual*, chapitre 2, en particulier, 1993, p. 64-5 qui cite l'ouvrage de R.E.L. Masters, *The Homosexual Revolution*, comme « patronizing liberalism at its best ».

<sup>15</sup> Jeffrey Weeks, *Coming out : homosexual politics in Britain from the Nineteenth century to the present*, Londres, Quartet Books, 1977, rééd. 1990, p. 192.

<sup>16</sup> Altman, *Homosexual*, 1993, p. 89.

Pays-Bas et en Suisse). Aux Etats-Unis également, la Mattachine Society se décrit comme une organisation « homophile » et formule explicitement le rejet d'une identité « gay » associée à la provocation. Dans un prospectus de 1955 annonçant la création de la revue, on peut lire l'avertissement suivant :

« La Mattachine Review n'a pas pour but de plaire à quiconque recherche le sensationnel. Elle n'incite pas et n'encourage pas à commettre des actes illégaux ou immoraux. ELLE NE SERA PAS GAY. »<sup>17</sup>

De même, au Canada, plusieurs associations étudiantes homophiles sont créées à la toute fin des années 1960, sans que l'opposition entre homophile et « gay » soit nécessairement soulignée. En décembre 1969 est créée la première association homosexuelle d'étudiants canadiens. Si le nom de l'association fait bien référence à l'homophilie (*University of Toronto Homophile Association*, U.T.H.A.), l'association publie un journal sous le titre *Gayokay*. Roger Wilkes, un étudiant en master d'Études environnementales, crée le 20 octobre 1970 une seconde association, « l'association homophile de York University (Toronto, Canada) » (*York University Homophile Association*, Y.U.H.A.), dont il devient président. Plus tard, une association identique sera créée à l'université de Guelph (U.G.H.A.) en février 1971 puis à nouveau en 1973, autour du même slogan « *Gay is Good* »<sup>18</sup>. Ce n'est que vers 1975-1976 que la référence à l'homophilie disparaît lorsque l'Y.U.H.A. est remplacée par « *Gay Alliance at York* (G.A.Y.) ». Chez Wilkes, l'emploi du terme « homophile » est réfléchi :

« Nous avons choisi le mot HOMOPHILE, de préférence à HOMOSEXUEL, pour bien marquer que notre attirance vers notre propre sexe n'est pas seulement sexuelle, mais met en jeu tous les sentiments qu'on appelle l'amour : désir sexuel, tendresse, respect, affection, compréhension et davantage encore. »<sup>19</sup>

Lorsque les homophiles français d'Arcadie rapportent ces nouvelles, ils rabattent sans hésiter le terme « gay » sur le terme « homophile ». Aussi le fort efficace slogan « *gay is good* » est-il traduit « L'homophilie est bonne »<sup>20</sup>. Cette traduction s'opère au prix d'une torsion ou d'un écrasement des dissensions : en l'occurrence, les homophiles français annexent sous leur bannière toute différence au sein du mouvement homosexuel. En effet, si l'homophilie n'est pas une spécificité française, le terme homophile repris par l'association Arcadie est objet de contestation, y compris en France et ce dès les années 1950. Un éphémère journal homosexuel, la revue littéraire mensuelle *Juventus* qui publie six numéros en 1959, ironise sur le terme à choisir pour parler d'homosexualité masculine. Dans le n°4 (daté du 3 septembre 1959), un certain « Théobalde » publie « Contre l'homophilie ... et pour l'homosexualité ! », précisant aussitôt : « Il va sans dire que c'est contre le mot et non contre l'état que je parle. » Il s'agit surtout de critiquer le terme choisi par Baudry et les Arcadiens : car *homophile* sonne, aux oreilles de l'auteur,

---

<sup>17</sup>Long Beach Area Council Newsletter, 15/1/1955, annonçant la publication de la Mattachine Review : « The Mattachine Review does not propose to appeal to the person seeking sensationalism. It will neither incite nor encourage anyone to commit illegal or immoral acts. IT WILL NOT BE GAY. » (en majuscules dans l'original). Je remercie Loni A. Shibuyama des Archives ONE National Gay & Lesbian Archives (USC Libraries à Los Angeles) de m'avoir donné accès à ce texte.

<sup>18</sup> Sur l'affirmation « *Gayness is good* », cf. aussi Weeks, *Coming out*, p. 192.

<sup>19</sup> Roger Wilkes, in « Trois échos d'Amérique », *Arcadie*, 208, Avril 1971, pp. 171-176 (p. 175).

<sup>20</sup> « Trois échos d'Amérique », *Arcadie*, 208, Avril 1971, p. 175.



comme *nécrophile* et *zoophile*. Théobalde propose plutôt « homomane », puis, par excès d'ironie, il invente d'autres termes :

« *homoraste* (exotique et sectaire), *homomate* (rapide et aguichant), *homosmosite* (musical et imagé), *homovir* (futuriste et lunaire), *homopède* (sportif et compromettant), etc. Un peu de sérieux. Appelons un chat un chat et la chose par son nom. La nuance ne manque pas entre bougre, sodomite, mignon, giton, uraniste, etc. Je passe sur les plus malsonnants pour revenir à ce cher vieil homosexuel qui dit si bien ce qu'il veut dire. »<sup>21</sup>

En dépit de ces débats terminologiques, « homophilie » sera le terme employé en France jusque dans les années 1970. Du 1<sup>er</sup> au 3 novembre 1973, Arcadie organise un colloque international à Paris, intitulé « L'homophilie à visage découvert »<sup>22</sup>. D'autres congrès suivront : en 1975 à Marseille, sur le thème : « Etre homophile en France en 1975 » ; en 1977, à Metz, sur le thème : « Homophilie et Bonheur ». Ce n'est qu'avec le congrès de 1979 à Paris, intitulé sobrement « Le regard des autres », que la référence à l'homophilie semble s'estomper.

La vision portée par Arcadie tient tout entière dans le préambule du colloque de 1973, recommandant « prudence, dignité, réserve, respect de tout le monde, ne nous inféodant à personne, ne privilégiant aucune doctrine, aucune philosophie, aucune religion, aucune politique... »<sup>23</sup>. Vivre à visage découvert : telle fut l'ambition d'André Baudry, qui, à une époque où l'homosexualité était un crime, ne s'est jamais abrité derrière un pseudonyme et a œuvré avec courage à une reconnaissance publique de l'homosexualité. En 1979, le colloque d'Arcadie consacré au « Regard des autres », réaffirme sa volonté de rassurer les bons citoyens, en se déclarant « apolitique », accueillant aussi bien catholiques que communistes, suivant une ligne à l'abri de tout totalitarisme, sectarisme, fanatisme : hormis ces extrêmes, « tous les autres, quelles que soient leurs opinions ou leurs convictions, ont leur place parmi nous s'ils sont homophiles, ou sont des interlocuteurs potentiels, s'ils sont hétérophiles. »<sup>24</sup>

Dans son colloque de 1973, la revue déclare publier « des articles de toutes disciplines pour illustrer ce grave problème humain ». La formule peut paraître doloriste à l'excès, mais il faut se souvenir ici que dans le contexte du début des années 1970, « l'homophilie » est vécue comme une souffrance dont Baudry recevait de nombreux témoignages :

« Monsieur, nous nous supportons mal, je ne m'accepte pas, je ne suis pas bien dans ma peau, j'ai des problèmes avec ma famille, avec la religion, dans mon milieu professionnel, j'ai besoin de vivre et de respirer. »

Ou encore, le témoignage de cet homme de 27 ans vivant à Mulhouse :

« Monsieur, je vous en supplie, venez à mon secours ! Je me meurs dans ma province, je ne connais personne. Je n'ai aucun amour, je n'ai aucune tendresse. Je ne vis plus. Je préférerais me supprimer. »<sup>25</sup>

---

<sup>21</sup> Théobalde, « Contre l'homophilie », *Juventus. Revue littéraire mensuelle*, n°4 (3 septembre 1959), pp. 17-18.

<sup>22</sup> Les actes du colloque *L'homophilie à visage découvert* sont publiés à part et partiellement repris dans les numéros 241-243 (janvier-mars 1974) d'*Arcadie*.

<sup>23</sup> *L'homophilie à visage découvert*, 1973, p. 8

<sup>24</sup> *Le regard des autres*, 1979, p. 258 et p. 206.

<sup>25</sup> *L'homophilie à visage découvert*, 1973, p. 7.

Dans ce contexte, Arcadie est donc présentée comme une âme ou un cœur : « une défense de l'homophilie, de cette minorité pourchassée, ignorée, méconnue à laquelle trop peu de monde s'intéresse quand il s'agit de la bien juger ; à laquelle tout le monde s'intéresse quand il s'agit de la détruire, de la maudire, de la vilipender. »<sup>26</sup> Toute la problématique homophile de Baudry tient donc dans le titre du congrès : comment avancer « *à visage découvert* ». Une fois cette tâche accomplie, l'association Arcadie pourra disparaître : car alors, plus rien dans la société ne différenciera les homophiles des autres. Mais pour l'instant, il s'agit de lutter contre la souffrance des homophiles, leur difficulté à s'assumer, leur existence menée dans une solitude complète, les suicides fréquents des jeunes hommes. Silence, isolement, mal-être, suicide structurent l'expérience homophile. Celui-ci vit dans un monde hostile, en butte aux railleries, voire à la violence de ses contemporains ; il doit en permanence se cacher et ne peut trouver, pour s'éclairer lui-même, que quelques évocations qui lui correspondent dans la littérature ; il ne dispose d'ailleurs d'aucun modèle visible auquel s'identifier de manière positive.

On comprend ici la différence. Si les homophiles refusent de faire secret de leurs sentiments amoureux, ils indexent la visibilité sur la discrétion et la respectabilité. À l'inverse, les gays ne dédaignent pas absolument une certaine extravagance, cultivant un goût pour la provocation, y compris dans le caractère impudique de leurs amours ou de leur sexualité. Le caractère « *phile* » de l'homophilie signale avant tout une volonté de gommer l'impudique « sexualité ». Tout au long de sa vie, André Baudry a proféré de constants appels à l'abstinence, d'une tonalité extrêmement moralisatrice, appelant à des relations stables et critiquant la promiscuité sexuelle<sup>27</sup>. Si Arcadie appelle à la « révolution », c'est d'abord à une révolution « intérieure ». L'évocation de la terre d'Arcadie renvoie à la nostalgie des bergers antiques, et du modèle des « amitiés particulières » de Roger Peyrefitte<sup>28</sup>. Baudry évoquera toujours sa pudeur et sa pudibonderie. En 1979, alors âgé de 57 ans, il proclame :

« Je l'ai dit, je le répète, je m'en excuse, j'étais à l'époque homophile bien sûr, un homophile qui ne fréquentait aucun lieu, qui ne les a d'ailleurs jamais fréquentés et qui se réjouit de ne les avoir jamais fréquentés, et qui s'en voudrait de les avoir fréquentés. »<sup>29</sup>

L'homophile Baudry théorise et pratique une homosexualité sans sexualité. Aussi évoque-t-il son dégoût pour le mot « draguer » : « Quel mot affreux ! comme si on 'drague' un être humain ! Comme si on 'drague' un corps ! comme si on 'drague' une âme ! Comme si ce n'est pas plus beau que cela, l'Amour ! » Ainsi, homophilie et gayté affichent deux manières de militer en faveur d'une visibilité. L'homophile veut se fondre dans la société en faisant oublier la sexualité, là où le gay entend transformer la société

---

<sup>26</sup> *L'homophilie à visage découvert*, 1973, p. 7.

<sup>27</sup> Jackson, Arcadie, 2009, p. 65. C'est le thème notamment du « Mot du mois » ou « sermon » de Baudry, un vendredi soir par mois (p. 7, p. 187).

<sup>28</sup> Voir par exemple le discours de clôture d'André Baudry au congrès de 1979 : *Le regard des autres*, 1979, p. 218. Et plus loin, p. 235 : « Tout passera. Les *Amitiés particulières* ne passeront pas. [...] Pour les homophiles du monde entier, je le répète : Georges et Alexandre, c'est le plus beau rêve de leur existence. Le Sang mélangé, échangé de Georges et Alexandre, au fond d'une serre ou n'importe où, c'est le rêve de toutes nos adolescences et c'est ce que nous avons vécu. »

<sup>29</sup> *Le regard des autres*, 1979, p. 233.

et les mentalités en s'affichant au grand jour, tel qu'il est. Il y a donc deux manières d'entendre la « publicité » qu'on entend donner à la sexualité.

Si la sexualité peut être *publique* en différents sens, il en est de même de la socialité. Le gaytho ou quartier commercial communautaire est en particulier l'objet de critiques récurrentes des homophiles. Déjà en 1979, Georges-Julien Ohm fustigeait dans *Arcadie* l'irruption d'un « ghetto homosexuel », demandant, à propos des nouveaux bars spécialisés envahissant la Rue Sainte-Anne puis le Marais : « îlot gai ou asile triste »<sup>30</sup>. L'espace nouveau de fête, de visibilité et de façade publique, représenté par les bars gays signifiait paradoxalement pour les homophiles, un repli sur soi — ce qu'on appellera bientôt un « communautarisme ». Les homophiles ne veulent pas vivre entre eux, mais être intégrés, reçus, dans la société la plus large sans que leur sexualité fasse obstacle à leur vie : ils tentent de construire un monde qui ne soit ni la drague sauvage (les parcs et les tasses) ni le ghetto marchand.

L'attitude de Jean-Louis Bory lors du colloque « L'homophilie à visage découvert » (1973) est également révélatrice des tensions entre l'identité homophile et l'identité gaye. D'une part, Bory récuse le discours des médecins et autres experts sur la nature de ses désirs: il rejette aussi bien l'endocrinologie et sa palpitante question : « les homosexuels sont-ils les victimes de leurs glandes ? », la psychiatrie qui veut faire de l'homosexuel la victime d'un trauma, ou encore la sociologie, ou le discours juridique<sup>31</sup>. Bory veut parler seulement en tant qu'« homosexuel qui pense » ou « homosexuel qui parle ». D'autre part, il croit utile néanmoins de se démarquer de certains contresens sur la parole qu'il profère : « Je ne suis pas, absolument pas, fier d'être homosexuel, c'est comme ça, voilà tout. Je ne suis pas non plus tellement content d'avoir à faire le déballage de mon homosexualité sur la place publique. Je pourrais très bien m'en dispenser. Ce n'est pas non plus une provocation. Et ce n'est surtout pas du prosélytisme. »<sup>32</sup> Paradoxe, voire scandale d'un monde où l'on peut faire la guerre et en tirer de la gloire mais pas s'aimer comme bon nous semble : où un père peut dire à son fils qu'il aurait préféré le voir arrêté pour un cambriolage que pour une branlette dans les toilettes publiques<sup>33</sup>. Là où la gayté proclame une fierté, l'homophilie entend surtout de se libérer du poids de la « morale judéo-chrétienne », du tabou portant sur le sexe : elle veut établir que l'homosexuel n'est pas un monstre et qu'il n'a pas à avoir honte de soi<sup>34</sup>. Arcadie se trouve donc face à un paradoxe que la position de Bory illustre bien :

« Un de mes amis me disait : Ce n'est pas que je me cache, c'est que je n'aime pas me montrer ! Ça, ça le regarde, mais, qu'on aime ou qu'on n'aime pas se montrer, il faut quand même le faire et il faut parler clair. Il faut parler clair parce que je suis persuadé qu'on ne lutte pas à voix basse »<sup>35</sup>.

Tout le paradoxe d'Arcadie tient en ces quelques mots : il s'agit d'être discret tout en parlant haut. Il s'agit d'affirmer, de déclarer partout qu'on peut être homosexuel sans être malade ou malheureux, mais toujours sans volonté de choquer. Cette recherche d'une homosexualité « respectable » se comprend par le refus de la caricature,

---

<sup>30</sup> Georges-Julien Ohm, « Le ghetto homosexuel : îlot gai ou asile triste », *Arcadie*, 302, février 1979, pp. 203-204.

<sup>31</sup> Bory, « Le refus du masque », in *L'homophilie à visage découvert*, 1973, p. 11

<sup>32</sup> *Idem*, p. 12.

<sup>33</sup> *Idem*, p. 34.

<sup>34</sup> Julian Jackson, *Arcadie*, 2009, p. 143.

<sup>35</sup> Bory, « Le refus du masque », in *L'homophilie à visage découvert*, 1973, p. 19.

représentée par « la *tante* pour cabaret montmartrois, la *folle* qu'on encage dans les cotillons d'une marionnette grotesque et pathétique »<sup>36</sup>. De tels personnages, poursuit Bory, « on les tolère parce qu'on les ridiculise. Cette tolérance est intolérable. Elle nie la nature profonde de l'homosexualité. » En refusant la bouffonnerie et la féminisation, les homophiles à visage découvert mais respectables, refusent les procédés faciles par lesquels la société désamorce son inquiétude face à l'homosexualité. Mais du même coup, l'homophilie « respectable » reconduit et prolonge les préjugés contre l'homosexuel pailleur, dépouillé de virilité.

L'historien Julian Jackson note ainsi : « Si la génération homophile pensait qu'on *pouvait* être heureux au placard, le mouvement de libération gaye affirmait qu'on ne *devait pas* l'être. » Toutefois, homophiles comme gays rencontrent une difficulté commune : c'est qu'il leur est difficile de « maintenir l'équilibre entre le rejet des stéréotypes anti-homosexuels et le refus d'exclure ceux dont les transgressions risquent de choquer la majorité. »<sup>37</sup>. Dans les deux cas, la figure de la « folle » pose problème : atteinte à la respectabilité pour les homophiles, mise en question de la revalorisation de la virilité dans le cas des gays.

### **Arcadie face à Stonewall et la réception du modèle « gay »**

Un passage des actes du congrès Arcadie de 1979 est révélateur d'un retard dans la réception de la problématique gaye états-unienne. Lorsque le délégué écossais Michael Foremann évoque le « Groupe écossais des Droits homosexuels », la fin de son intervention marque un trouble chez les sténographes chargés de la transcription. Foremann vient d'évoquer un événement de dix jours qui doit se tenir à la fin juin 1979 :

« Nous avons choisi comme thème de notre semaine de dix jours [...] à la fin de juin, nous avons choisi comme thème : **Sten... 79**. Pour vous expliquer, le Sten... était un bar à New York, où il y avait en 1969, des 'disturbances' après qu'un agent de police ait essayé d'arrêter un travesti. Pendant trois jours, les homosexuels, hommes et femmes, ont manifesté dans la rue Christopher Street, au centre de Greenwich Village, où vivaient et où vivent encore beaucoup de Gays. À ce moment-là, on a fondé le 'Gay Liberation Front', premier des groupes gays radicaux. Néanmoins, à Londres, en nous rappelant cet événement radical, nous, Gay, nous voulons que les derniers dix jours de juin soient une fête pour chaque Gay-woman et Gay-man. Je ne parle pas seulement des homosexuels qui sont membres de groupes, soit conservateurs, soit radicaux, soit religieux, soit spécialisés, mais aussi des hommes, des femmes, qui ne s'intéressent pas du tout à la politique. Nous voulons simplement dire que nous sommes 'gays' et nous en sommes fiers et, plus important, nous en sommes heureux. »<sup>38</sup>

À en juger par les actes du colloque, dix ans après les événements de Christopher Street, c'est à croire que le nom même de « Stonewall » était encore inconnu des participants français et des éditeurs du volume de 1979. Nul ne semble avoir jugé utile de demander à M. Foremann s'il pouvait épeler ce nom étrange qui faisait irruption dans son discours. Une telle ignorance ou indifférence, rétrospectivement, paraît proprement stupéfiante :

---

<sup>36</sup> *Idem*, p. 22.

<sup>37</sup> Julian Jackson, *Arcadie*, 2009, p. 18-19.

<sup>38</sup> *Le regard des autres*, 1979, p. 122.

elle semble marquer à quel point le mouvement Arcadie paraissait isolé des nouvelles évolutions des luttes pour les droits des homosexuels qui se faisaient jour aux États-Unis et Grande-Bretagne. Comme si rien n'avait changé depuis l'internationale homophile des années 1950.

On a pu reprocher à Baudry son isolationnisme, par exemple son refus de « [s]'immiscer dans les affaires des pays étrangers », refusant même de créer par exemple une antenne suisse d'Arcadie, pour la Suisse romande<sup>39</sup>. Pourtant, Baudry et la revue *Arcadie* ont toujours été, dès l'origine, très attentifs à l'évolution de la situation internationale. Ainsi en février 1970, Baudry avertit ses lecteurs de ce qui se trame dans l'Espagne franquiste « contre les homophiles », menacés d'internement et de rééducation « au nom des 'dangers sociaux' »<sup>40</sup>. Au cours de la même année 1970, G. de Mauve revient sur le « Sexual Offence Act » britannique, en date du 27 juillet 1967, par lequel les lois anti-homosexuelles sont abrogées. Pour le Canada, Mario Forget présente le « Bill Omnibus » de Pierre Trudeau de 1967, qui décriminalise toute la sexualité privée, reconnaissant que l'État n'a pas à s'immiscer dans les chambres à coucher<sup>41</sup>.

En vérité, les membres d'Arcadie pensent être, du fait de leur ancienneté même, en pointe des luttes et paraissent considérer les émeutes new-yorkaises comme un épiphénomène qui ne mérite guère qu'on s'y arrête.

Décrivant aux lecteurs du journal « la France de 1969 », Maurice Bercy note que « la libération sexuelle a commencé, assez calmement d'ailleurs, dans les pays scandinaves ». Puis, décrivant la situation américaine : « Aux États-Unis, qui se sont engagés plus tardivement dans ces voies [de libération], les événements prennent souvent une forme plus spectaculaire et voyante »<sup>42</sup>. On s'attend alors à une référence aux événements de Stonewall. C'est tout autre chose qui vient :

« On joue en ce moment à New York des pièces de théâtre extrêmement osées, et la censure, encore si virulente il y a quelques années, tend à disparaître presque entièrement dans certaines grandes villes ».

Possible référence à la comédie musicale *Hair* et à la célèbre chanson « Sodomie » ? Ainsi, les États-Unis offrent aux yeux des Français un étrange équilibre entre conservatisme et libération tapageuse :

« ... Un seul État, celui de l'Illinois, a jusqu'à présent aboli la loi qui partout ailleurs interdit encore les relations homosexuelles entre adultes consentants. On sait aussi que le visa d'immigration est toujours refusé aux homosexuels [...]. À côté de cela, les revues, les pièces de théâtre, la littérature homosexuelle abondent, ainsi que les bars, les hôtels, les bains, les agences touristiques spécialisées... et on dit même que Los Angeles compte une église pour les homosexuels ! »<sup>43</sup>

Bercy décrit ces événements avec aversion. Quand il évoque ainsi un nu de Jean-François Bauret (portrait réalisé par Franck Protopapa pour les slips Sélimaille) paru

---

<sup>39</sup> *Le regard des autres*, 1979, p. 241.

<sup>40</sup> André Baudry, « Espagne 1970 », *Arcadie*, 194 (fév 1970), p. 56 et « Ombre sur l'Espagne », *Arcadie*, 195 (mars 1970), pp. 109-114.

<sup>41</sup> G. de Mauve, « Impressions d'Angleterre », *Arcadie*, 194 (fév 1970), p. 65-70. (reprendre aussi « The end of a long journey », *Arcadie*, n°167, pp. 493-494) ; Mario Forget, « Homophilie et jeunesse au Québec », *Arcadie*, 196 (avril 1970), p. 168-172.

<sup>42</sup> Maurice Bercy, « La France de 1969 », *Arcadie*, 193 (janvier 1970), pp. 33-40 (p. 35).

<sup>43</sup> *Idem*, p. 35.

dans *France-Soir* en 1968, il voit dans tant de dévergondage la délétère influence des États-Unis. À peine son dégoût est-il tempéré d'intérêt pour le mouvement historique qui s'esquisse : « Soyons justes : il y a quelques années seulement la plupart de ces faits n'auraient pas été possibles et la censure serait sans doute intervenue. »<sup>44</sup> Mais c'est finalement le scepticisme qui l'emporte : « Toutefois ce ne sont là malgré tout que des phénomènes isolés et de portée limitée. On se ferait beaucoup d'illusions si on se figurait que la France va suivre entièrement les exemples étrangers, abolir la censure et pratiquer une tolérance parfaite. »<sup>45</sup> Même scepticisme chez Jean-Pierre Maurice qui note « l'invasion sexuelle », le « déluge », « l'épidémie d'érotisme » qui déboussole la censure mais conclut, désabusé : « À propos, quoi de changé pour l'homophile français au cours de cette année 1969 ? »<sup>46</sup>

Les Arcadiens sont régulièrement informés sur la situation des États-Unis. Marc Daniel (pseudonyme de l'historien Michel Duchein, né en 1926) livre d'avril à juin 1970 ses « impressions et réflexions » après trois semaines sur la côte Ouest des États-Unis, à San Francisco et Los Angeles, mais sans avoir mis les pieds sur la côte Est<sup>47</sup>. Il décrit les charmes de ces deux villes distantes de 600 km et joue sur les mots : San Francisco, « ville gaie, pittoresque... ville 'gaie' enfin (on sait que *gay*, en langue américaine, veut dire à la fois 'gai' et ... homophile)... ». Le mouvement Mattachine, fondé à San Francisco (348 Ellis Street) est évoqué, ainsi que la revue mensuelle *Vector*, encyclopédie de la vie gaye publiée par la *Society for individual rights*. La proximité d'Arcadie et de Mattachine est soulignée mais c'est la multiplicité des mouvements homosexuels qui surprend « aux yeux d'un homosexuel français pour qui la croyance en une Arcadie unique et apostolique est presque un article de foi »<sup>48</sup>. Marc Daniel souligne les caractères propres de l'homosexualité américaine : une culture centrée sur les « libertés individuelles » et le « droit des minorités à vivre 'différemment' »<sup>49</sup> — soulignant les dangers de ce modèle, condamnant à vivre en « minorités organisées ». Les homophiles français observent donc avec inquiétude le mouvement homosexuel américain, caractérisé donc par le parallèle tracé avec les autres minorités raciales ou culturelles : Noirs, Juifs, Indiens... Ces « gays » radicaux s'engagent ainsi dans des manifestations demandant un moratoire de la guerre du Vietnam alors que cela n'a à strictement parler rien à voir avec la question sexuelle. Daniel perçoit bien qu'un tournant décisif a été pris, dans le sillage des Black Panthers et des Black Muslims, en direction de la radicalité et il donne un inventaire de ces mouvements new-yorkais principalement le *Gay Liberation Front* et sa publication *Gay Power*, ainsi que *Come out* et *Win*<sup>50</sup>. Un édito de *Come out* marque bien la différence de stratégie gaye de libération avec la politique menée par *Arcadie* :

« Notre but est d'unir la communauté homosexuelle et les autres groupes opprimés en un front cohérent... Nous ne sommes pas des bourgeois homosexuels

---

<sup>44</sup> *Idem*, p. 35-6.

<sup>45</sup> *Idem*, p. 36.

<sup>46</sup> Jean-Pierre Maurice, « Nouvelles de France », *Arcadie*, 194 (fév 1970), p. 92-96.

<sup>47</sup> Marc Daniel, « États-Unis : impressions et réflexions », *Arcadie*, 196 (avril 1970), pp. 161-167 ; 197 (mai 1970), pp. 227-233 ; 198 (juin 1970), pp. 281-286.

<sup>48</sup> *Idem*, p. 164 : « Le combat se situait sur le plan juridique, scientifique, administratif — comme celui d'Arcadie, toutes proportions gardées ».

<sup>49</sup> *Idem*, p. 164.

<sup>50</sup> *Idem*, p. 165 : « Il vient d'être amorcé, depuis un an environ, par plusieurs mouvements homophiles (surtout new-yorkais) qui proclament ouvertement la radicalisation de leur action. »

en quête du rêve impossible d'une respectabilité abritée dans des petites maisons couvertes de lierre... »<sup>51</sup>

Ainsi, *Gay Power* ou *Come Out* s'opposent à l'association homophile Mattachine ou à la *Society for individual rights* en les accusant de « rêver à une société d'homophiles bien pensants et bien intégrés au système » :

« Ce sont bien, en effet, deux conceptions de la place de l'homophile dans la société qui s'opposent ; et à ce titre, le débat nous intéresse tous. S'agit-il, pour nous, de nous intégrer à la société telle qu'elle est, en l'infléchissant dans le sens du libéralisme ? S'agit-il, au contraire de nous unir à ceux qui veulent la changer radicalement pour y prendre place à côté de tous les autres opprimés (le terme d'*oppressive society* revient souvent dans *Come Out*) ? Question, en définitive, de philosophie personnelle. *Arcadie* a choisi la première voie. Je la crois, pour ma part, la seule raisonnable et la seule susceptible de succès. Mais je conçois qu'on puisse être de l'avis contraire si l'on possède une dose suffisante d'illusion et d'aveuglement quant aux dangers encourus. »<sup>52</sup>

Daniel observe également la commercialisation et le communautarisme du mouvement états-unien : syndicat des taverniers, librairies spécialisées ou encore une église réservée aux homophiles<sup>53</sup>. Quid alors de la référence aux émeutes de Stonewall ? Si elle tarde à venir, elle apparaît dans les toutes dernières pages de ce long reportage :

« Les homophiles américains ne se contentent plus de demander le respect de leur nature : ils l'exigent, le cas échéant, par la force. À New York, ils ont déclenché une véritable émeute à Sheridan Square, en juin 1969, pour protester contre une rafle dans un bar. À New York encore, ils ont exigé, — et obtenu — que la municipalité fasse replanter les arbres d'un parc qu'ils fréquentaient et que des anti-homosexuels avaient rasés. »<sup>54</sup>

Marc Daniel évoque également d'autres manifestations ayant eu lieu en décembre 1969 : à San Francisco, des émeutes contre le journal *SF Examiner* ou à Los Angeles, le boycott du *LA Times*, ou encore à New York, défilés contre *The Village Voice*, accusé de discrimination anti-homosexuelle. Daniel conclut à la « merveilleuse vitalité » du « monde homophile d'Outre-Atlantique » :

« À côté des homophiles européens timides, peureux, repliés sur eux-mêmes, paralysés par la crainte de l'opinion publique et de la police, la 'gay society' américaine donne l'exemple du courage et de l'audace. Je dirai même : de la dignité. Oui, malgré des excès qui choquent parfois le bon goût. Car la dignité, c'est aussi, et d'abord, d'oser être ce qu'on est. Celui qui n'est pas prêt à sacrifier une partie de son confort personnel au mieux-être de ses semblables n'a pas le droit de se plaindre de ses conditions d'existence, comme le font si souvent les homophiles de notre pays, qui gémissent sur leur sort mais ne font rien pour l'améliorer. *On ne jouit pas du*

---

<sup>51</sup> Cité in *idem*, p. 166.

<sup>52</sup> *Idem*, p. 166-7.

<sup>53</sup> *Idem*, p. 229 : « le phénomène révolutionnaire a été, en 1968-1969, la fondation à Los Angeles de la 'Metropolitan Community Church' par le Révérend Troy D. Perry ».

<sup>54</sup> *Idem*, p. 284.

*bonheur, on le conquiert. [...] Telle est la leçon que j'ai rapportée de Californie. Elle vaut le voyage. »*<sup>55</sup>

Parlant de la « dignité » des radicaux gays états-uniens, Daniel emploie un terme de poids dans le monde d'Arcadie. C'est en effet l'un des marqueurs caractéristiques de la rhétorique homophile de Baudry, qui pouvait écrire : « on doit distinguer l'homosexualité ... et les débordements, les scandales, le vice.... Plus que jamais ce que nous n'avons cessé de dire, de crier, est d'actualité : DIGNITÉ, DIGNITÉ. »<sup>56</sup> Toutefois, dans les mêmes pages et notamment dans sa recension de l'ouvrage *The Gay World* de Martin Hoffman, le même Marc Daniel regrette que ce « monde homosexuel » (par quoi il traduit *gay world*) soit « entièrement, exclusivement, morbidement dominé par les questions sexuelles », où « l'instabilité des liaisons homosexuelles découle directement de cette fétichisation du sexe »<sup>57</sup>. Même tonalité dans sa recension du premier numéro de la revue *Queen's Quarterly*, publiée à New York : « On reste un peu angoissé devant le style de vie que représente une telle publication. La morale qui y est prônée est à peu près la suivante : faites l'amour, ayez autant d' 'aventures' que vous le pouvez, draguez dans les bars, ayez l'air jeune pour faire le plus de conquêtes possible, et soignez-vous si vous attrapez la vérole. »<sup>58</sup> Les Arcadiens multiplient les plaidoyers pour la fidélité et mettent en garde contre la liberté sexuelle<sup>59</sup>, se représentant volontiers le couple idéal comme formé de deux individus, l'un « andromorphe » et l'autre « gynécomorphe »<sup>60</sup>.

Ces réticences et méconnaissances françaises indiquent assez que la signification de Stonewall n'éclata pas à la face du monde au jour même des événements. Ici, ce qui vaut pour la France, s'applique également à d'autres pays, y compris anglophones. Jeffrey Weeks (né en 1945, donc âgé de 24 ans en 1969) note ainsi :

« j'étais étudiant en Grande-Bretagne à l'époque, j'allais prendre mon premier poste d'enseignant, et j'ignorais complètement les émeutes. C'était le cas de la grande majorité des Américains. »<sup>61</sup>

De même, si Edmund White décrit les émeutes de Stonewall de juin 1969 comme le commencement symbolique de la libération gaye : « notre prise de la Bastille, le point de bascule de nos existences » (Our Bastille Day, ... the turning point of our lives », il observe cependant que cet événement fut à peine rapporté par la presse<sup>62</sup>. Il y a donc

---

<sup>55</sup> *Idem*, p. 286.

<sup>56</sup> Circulaire de Baudry, conservée aux Archives Daniel Guérin (BDIC de Nanterre), citée par J. Jackson, *Arcadie*, 2009, p. 147.

<sup>57</sup> Marc Daniel, « Recension de Le monde homosexuel (The Gay World) de Martin Hoffman », *Arcadie*, 198 (juin 1970), p. 308.

<sup>58</sup> Marc Daniel, « Une nouvelle revue américaine : *Queen's Quarterly* », *Arcadie*, 194 (fév 1970), p. 101.

<sup>59</sup> Cf. Eric-Marcel Garmerre, « Amour et fidélité », *Arcadie*, 196 (avril 1970), p. 183-187 : « si notre homophile souffre aujourd'hui d'une absence de liberté sexuelle, je pense par contre que la sexualité qui s'éparpille au hasard des aventures n'apporte rien à l'homme, sinon beaucoup de déception et bien souvent d'amertume. » (p. 185).

<sup>60</sup> Antoine d'Arc, « Essai socio-psychologique sur le couple homosexuel », *Arcadie*, n°195 à 198 (avril-juin 1970).

<sup>61</sup> Jeffrey Weeks, préface à la réédition de Dennis Altman, *Homosexual*, 1993, p. 3.

<sup>62</sup> Cf. son roman, *The beautiful room is empty*, traduit par Bernard Hoepffner, *La tendresse sur la peau*, Paris, UGE, 1992.



un décalage entre les événements et la réception et la constitution de « Stonewall » comme mythe, y compris au sein des populations britanniques et états-uniennes. « L'effet Stonewall » marqua toute une génération, même si très peu avaient en réalité participé aux événements<sup>63</sup>. Cela explique également le point, déjà noté, que les émeutes de Stonewall sont au centre d'un conflit mémoriel important, entre les personnes qui les vécurent et celles qui se sont emparées du flambeau de l'événement. Qui furent en effet les émeutiers ? Étaient-ce des *Marlboro Men* virils, des athlètes au physique du David de Michel-Ange, ou encore des mannequins faisant la couverture des magazines d'athlétisme ? Étaient-ce des homophiles respectables, comprenant soudain à quel point la recherche pacifique de « respectabilité », constituait une impasse ? Non :

« les émeutes de Stonewall, même si elles furent favorisées par les organisateurs politiques et les sociétés homophiles qui ont créé un contexte pour que les gays fassent valoir leurs droits, ont d'abord été produites par des gens fort éloignés du principal courant d'activisme gay : à savoir tous ces jeunes travestis et drag queens de Stonewall qui, comme l'observe le *New York Machine Newsletter* en 1969, 'n'étaient pas bienvenus dans d'autres lieux de rassemblement homosexuel, ou n'avaient pas les moyens de se les offrir.' »<sup>64</sup>

Ce conflit mémoriel, politique et symbolique, est immédiatement perçu au sein des mouvements homosexuels. Les Français ont pu en avoir connaissance par une intervention d'Angela Douglas, activiste membre du Gay Liberation Front de Los Angeles, qui souligne dans *Arcadie* dès 1970 le bénéfice tiré par le mouvement homosexuel général du « Mouvement de libération des travestis et transsexuels »<sup>65</sup>. Cependant, traduit en français, le propos de Douglas sonne très étrangement, au point de paraître paradoxal. Les Arcadiens peuvent en effet découvrir dans leur revue que « le mouvement de libération *homophile* américain a commencé lorsque des travestis se sont battus contre la police lors de la rafle d'un bar à New York en 1969 » ; toutefois, note Douglas, « en 1970, lors du défilé des *homophiles* à Christopher Street, les *homophiles* 'normaux' ont refusé d'accepter les travestis parmi eux »<sup>66</sup>. Il est difficile de reconstituer ce que voulut dire Douglas en anglais, mais il est manifeste que la traduction française déforme le sens du propos en mettant « homophile » à toutes les sauces, pour rendre aussi bien « homosexuel » que « gay » sans égard pour la différence entre ces concepts.

---

<sup>63</sup> Jeffrey Weeks a analysé ce point dans *Coming out*, en particulier, chapitre 16. Entre les deux éditions (1977, 1990), Weeks note les bouleversements profonds survenus dans la structuration des communautés gays, d'une part par leur expansion, et d'autre part par « l'impact dévastateur du sida » (p. ix).

<sup>64</sup> Lee Edelman, *L'impossible homosexuel : huit essais de théorie queer*, tr. fr. Guy Le Gaufey, Paris, EPEL, 2013, p. 277. Edelman poursuit : « En se payant le luxe de défier de tout leur mépris la police qui menait là ce qui aurait pu apparaître, ce 27 juin 1969, comme un raid de routine, l'éclat narcissique de leur prise de position homosexuelle sous l'œil ascétique de la loi a mis en marche la foule rassemblée pour défendre leur droit à être 'narcissiques'... ».

<sup>65</sup> Douglas fondera en 1970 une *Organisation pour l'action des trans* (TAO, Transsexual/Transvestite Action Organization). Cf. Susan Stryker, « Transgender Activism », publié en 2015 par le site <http://www.glbtc.com>.

<sup>66</sup> Angela Douglas, in « Trois échos d'Amérique », *Arcadie*, 208 (avril 1971), p. 172 (Nous soulignons). Cf. aussi Angela Douglas, « Manifestations homophiles à Los Angeles », *Arcadie*, 203 (novembre 1970), p. 527-8.

Le mouvement « homophile » n'a pas commencé à Stonewall ; le mouvement « gay », sans doute oui et l'on aperçoit que les gays, comme les homophiles, ont perpétué les critères normatifs en défaveur des personnes trans. Quelques pages plus loin, dans le même numéro d'*Arcadie*, l'homophile américain Foster Gunnison Jr, hostile aux éléments marginaux au sein du mouvement homosexuel, poursuit la récupération de Stonewall par les homophiles en revenant, non sur les événements de 1969 mais sur « l'anniversaire de Christopher Street » en 1970, commémoration dont il fait un « grand tournant dans l'histoire des mouvements homophiles américains » et dont il souligne au passage la dignité<sup>67</sup>. Ces reprises homophiles de « Stonewall », parce qu'elles reconduisent certains biais de discriminations anti-« folles » au sein du mouvement homosexuel, ne doivent pas masquer la rupture fondamentale que constitue « gay » par rapport à l'ancien « homophile ».

André Clair perçoit bien cette transformation impulsée par les événements de Stonewall dans un article de 1971. D'une part il souligne la stratégie originale du *Gay Liberation Front* et la coalition politiquement inédite entre les gays, les femmes et le *Black Panther Party*, représenté par Huey P. Newton (1942-1989)<sup>68</sup>. D'autre part, Clair conclut son article par un plaidoyer en faveur de la coexistence de mouvements radicaux comme le GLF et de « structures d'attente », « des institutions homosexuelles plus calmes, plus responsables aussi » :

« Les mouvements homosexuels sont sujets à des transformations, voire à des bouleversements, en fonction de la situation historique, sociale, politique, économique et psychologique, d'un pays (d'une population) à un moment donné. »<sup>69</sup>

Fin 1973, Marc Daniel explicitera à nouveau ces rivalités entre homophilie et gayté, à propos de la situation états-unienne, comme une tension

« entre deux tendances : 'aile droite' et 'aile gauche', la première voulant accentuer les libertés civiques et les droits civils dans le cadre du système social américain, s'employant à combattre les préjugés contre le caractère efféminé et d'autres aspects de l'homosexualité stigmatisés par le pouvoir social, contribuant enfin à la réalisation de réformes législatives et sociales ; la seconde constituée de jeunes en colère qui s'en prennent d'une façon générale à l'establishment et se

---

<sup>67</sup> Foster Gunnison Jr, in « Trois échos d'Amérique », *Arcadie*, 208 (avril 1971), pp. 174-5 : « Chacun des participants en a retiré un sentiment nouveau de dignité et de confiance en soi. Le but des organisations était de développer chez les homosexuels le courage et la fierté. Au même moment, des défilés identiques étaient organisés à Los Angeles, à San Francisco, à Chicago, à Boston et dans d'autres villes. » (p. 175).

<sup>68</sup> André Clair, « À propos du *Gay Liberation Front*, du *Black Panther Party* et de Cuba », *Arcadie*, 207 (mars 1971), pp. 122-129, ici p. 123 : « La création du GLF remonte au 28 juin 1969. Ce n'est donc pas vieux. Ce jour-là, les clients d'un bar de Greenwich Village, en voulant s'opposer à une rafle de police, provoquaient la première émeute d'homosexuels aux USA. C'est à partir de cette action mémorable que le Front de libération des homosexuels allait se constituer, et très vite, il s'étend à plusieurs grandes villes américaines : Los Angeles, Chicago, Boston, Philadelphie, Berkeley et j'en passe. »

<sup>69</sup> *Idem*, p. 128.

rallient aux manifestations contre la guerre au Vietnam et en faveur des Panthères noires. »<sup>70</sup>

Sur ce point, note Daniel, la situation américaine et la situation française sont tout à fait comparables<sup>71</sup>. Mais ce que les homophiles ne disent pas, c'est à quel point l'identité gaye parue désirable à la jeune génération. Progressivement, avec l'apparition du mouvement « gay », le terme « homophile » deviendra ringard, et l'objet d'un certain mépris. Une phrase de Dominique Fernandez résume bien l'affaire : « homophile » ressemble à « une marque de dentifrice », alors que « gay » (que Fernandez orthographe « gai ») « est un mot formidable ». Reconstitution d'un croustillant dialogue qu'il faut citer entièrement :

« — Gai, ça veut dire gai. Et puis ?

J'étais sur la défensive.

— Non, *man*. Gai, ça veut dire en plus : *gay*.

— Un *gay*, c'est ce que nous appelons une tante, un pédé, alors ?

Il éclata de rire, à ma grande mortification.

— Tante, pédé, tapette, ce sont les mots du placard.

— Nous avons aussi : homosexuel, dis-je, aussi dignement que j'ai pu.

— Le placard, encore le placard.

Un peu plus faiblement car je commençais à mesurer la supériorité du *gay* américain sur ses camarades français, j'ai réussi à murmurer :

— Arcadie, qui défend nos droits, un peu comme chez vous la Mattachine Society, a remplacé le mot : *homosexuel*, par le mot : *homophile*.

Donald se mit à rire de plus belle.

— Homophile ! Ça, c'est la meilleure. Homophile ! On dirait une marque de dentifrice.

— C'est vrai, déclarai-je soudain, d'un ton d'autant plus convaincu que je n'avais pas le désir de passer pour idiot. *Gay* est un mot formidable. »<sup>72</sup>.

### **Le mouvement homo-révolutionnaire**

Est-ce à dire que de l'homophilie à la gayté, il ne s'agit que d'un conflit de générations ? On ne peut s'en tenir, pour comprendre la pluralité des identités homosexuelles dans leur constitution historique, à un face-à-face entre arcadiens réformateurs et gays révolutionnaires. En France par exemple, le FHAR ou *Front homosexuel d'action révolutionnaire*, en préparation depuis 1968, est créé après l'épisode du 10 mars 1971 : des militants font irruption au cours d'une émission de RTL présentée par Ménie Grégoire en direct de la salle Pleyel et consacrée à « L'homosexualité, ce douloureux

---

<sup>70</sup> Marc Daniel, *in* *Arcadie*, 240 (décembre 1973), p. 568, d'après *Les Minorités homosexuelles : une approche comparative, Allemagne, Pays-Bas, Etats-Unis*, ouvrage paru sous la direction de Steven De Batselier et Hugh Laurence Ross, Gembloux, Duculot, 1973, p. 243.

<sup>71</sup> Ce thème a déjà d'ailleurs été exposé par Marc Daniel et André Baudry dans leur ouvrage de 1972, *Les Homosexuels*, aux éditions Castermann.

<sup>72</sup> Dominique Fernandez, *L'étoile rose*, Paris, Grasset, 1978, p. 260.

problème »<sup>73</sup>. En avril, seront créées les Gouines Rouges, à la rencontre des mouvements de libération des femmes et des homosexuels. Le FHAR est bientôt rejoint par Guy Hocquenghem, dont le texte « La révolution des homosexuels » paraît dans *Le Nouvel Observateur* le 10 janvier 1972. Or il est remarquable que le FHAR développe un double rejet de l'homophilie et du mouvement gay états-unien.

D'abord, en tant que mouvement révolutionnaire, le FHAR conteste évidemment le modèle homophile d'Arcadie. Comme s'en émeut Jean-Claude Vilbert, le rédacteur du rapport sur la table ronde « L'homophilie sous le regard des autres homophiles » en 1979, d'autres mouvements (dont le FHAR) « ont préconisé des types d'action plus spectaculaires que ceux d'Arcadie, comme des manifestations publiques. Des polémiques parfois violentes eurent lieu, où l'apolitisme et le réformisme d'Arcadie, jugés trop prudents, furent pris à partie. »<sup>74</sup> Mais le FHAR dénonce également la culture gaye et notamment, son érotique. On reconnaît aisément le « gay » et la figure du *Marlboro Man* dans le portrait tracé de « l'homo-flic par le *Rapport contre la normalité* rédigé par le FHAR en 1971 :

« Homo-flic : homosexuel qui singe le précédent (hétéro-flic) en croyant compenser l'infériorité réelle de sa situation par des attitudes super-viriles. Ce sont les homosexuels fascistes... »<sup>75</sup>

Est également édifiant le récit que Guy Hocquenghem donne de son voyage à San Francisco en 1980, sous le titre « San Francisco ou le sentiment de la fin »<sup>76</sup>. Par bien des aspects, Hocquenghem endosse les propos homophobes en vogue à l'époque quand il trace au vitriol le portrait d'une sociabilité gaye polymorphe, à l'économie florissante. Il inventorie avec une méticulosité d'entomologiste treize agences de publicité gays, quatre chiropracteurs gays, cinq services d'ordinateurs pour gays, une quinzaine de cabinets financiers et une vingtaine d'agences immobilières spécialisées dans le logement pour gays. Mais loin de susciter chez lui une quelconque admiration, ce paysage est présenté par Hocquenghem de manière critique. On le sent mal à l'aise dans ce milieu, où il dit « brouter » des germes d'alfafa, las de rencontrer des astrologues, naturellement gays<sup>77</sup>. Si bien que toute cette floraison communautaire, socio-économique et culturelle, ne se donne à lire que sous la clause suspensive du titre, « San Francisco ou le sentiment de la fin » : « Empire de la fragilité, fondé sur une permissivité encore jamais vue dans l'histoire, et peut-être demain promis à la destruction »<sup>78</sup>. Hocquenghem est un penseur de l'homosexualité comme désir révolutionnaire qui s'est construit contre la formation d'une culture gaye par « aversion à la politique identitaire »<sup>79</sup>. Chez Hocquenghem, l'impossible destinée collective des homosexuels se redouble sans doute d'une impossible destinée individuelle *en tant qu'homosexuel*. Ainsi Hocquenghem, auteur du *Désir homosexuel*, n'est un militant homosexuel qu'une fois assorti de l'adjectif « révolutionnaire ». Sa vie durant, il s'est attaché à se détacher de

---

<sup>73</sup> L'intégralité de l'émission retranscrite est disponible à l'adresse : <http://www.france.qrd.org/media/revue-h/001/probleme.html>

<sup>74</sup> *Le regard des autres*, 1979, p. 206.

<sup>75</sup> FHAR, *Rapport contre la normalité* (1971), p. 14.

<sup>76</sup> Guy Hocquenghem, *Le Gay Voyage. Guide homosexuel des grandes métropoles*, Paris, Albin Michel, 1980.

<sup>77</sup> *Idem*, p. 184.

<sup>78</sup> *Idem*, p. 180.

<sup>79</sup> Voir par exemple Bill Marshall, *Guy Hocquenghem. Beyond Gay Identity*, Durham, Duke University Press, 1997, qui signale cela, chez Hocquenghem comme chez Guibert (p. 76).

l'étiquette « homosexuel », comme en témoignent les commentaires qu'il formule à l'occasion de la mort de Pier Paolo Pasolini. Deux définitions de l'homosexualité « se heurtent : l'une, la réduisant à l'amour entre Pareils, se ferme en une tautologie close et hiérarchisée. Celle de Pasolini, à l'inverse, est d'abord une fuite vers l'Autre, vers les autres — au risque d'en mourir »<sup>80</sup>.

### **Conclusion : l'identité gaye et les sous-cultures homosexuelles**

Homophiles respectables, gays radicaux mais hédonistes, ou pédés révolutionnaires forment différentes conceptions de la sociabilité homosexuelle, différentes manières de faire communauté que tout oppose, fors l'homosexualité. Faute d'un vocabulaire suffisamment clair, on les prend incessamment les uns pour les autres.

Comme mode de sociabilité homosexuelle, Arcadie représentait une volonté d'intégrer l'amour d'une personne du même sexe que soi dans l'ensemble de la société. La socialité érotique entre personnes de même sexe était dépouillée de toute dimension sexuelle, au point de parler d'« homophiles », pour désigner un « amour » abstrait de son prochain, auréolé d'un souci de respectabilité. International et bien implanté en Europe comme aux États-Unis, le mouvement homophile réclamait pour ses membres le droit de vivre leur vie au grand jour et d'échapper à l'enfer des pissotières lugubres. Il s'agissait donc d'intégrer la société plus large, en s'y rendant presque imperceptible. Comme le dit une chanson : « La différence, il n'y en a pas. » Le mouvement homophile se voulait consacré uniquement aux questions « homo » et « apolitique » par principe, c'est-à-dire hostile à toute position de politique générale.

Au contraire, les pédés révolutionnaires du FHAR, avec Guy Hocquenghem, avaient pour but d'exacerber les différences, et de s'en emparer pour dynamiser l'ensemble de la société « normale ». Le désir « homosexuel » (plutôt que « homophile » ou même « gay ») s'impose alors comme puissance anarchiste et révolutionnaire. Ces homos révolutionnaires se situent clairement à gauche de l'échiquier politique et définissent leurs solidarités par delà la question sexuelle : rien de pire pour un pédé révolutionnaire qu'un « homosexuel » flanqué d'un portefeuille ministériel<sup>81</sup>.

La culture gaye états-unienne se situe quelque part entre ces deux modèles : émergeant à partir des émeutes de Stonewall, déclenchées par des personnes trans et racisées, le mouvement gay ou « front de libération homosexuel » a pu privilégier des perspectives intersectionnelles, pensant les questions de sexualité à leur rencontre avec les mouvements féministes ou noirs. Mais dans le même temps, la vie gaye s'est structurée autour de ce qu'on appellerait aujourd'hui un « communautarisme », les gays formant une « communauté » réunie dans le « gaytho » marchand. Des événements de Stonewall

---

<sup>80</sup> Cf. en particulier « Tout le monde ne peut pas mourir dans son lit », article publié dans *Libération* le 29 mars 1976, à l'occasion de la mort de Pasolini, repris dans Guy Hocquenghem, *La Dérive homosexuelle*, Paris, Delarge, 1977, pp. 127-134 (ici p. 128). Cf. notre « Cassandre à Sodome », *Critique* (n° 783-784, août-septembre 2012), pp. 775-785.

<sup>81</sup> Cf. Hocquenghem, « Une homosexualité blanche », in *La Dérive homosexuelle*, 1977, p. 131 : « Un stéréotype d'homosexuel d'État, intégré à l'État, modelé par l'État et proche de lui par ses goûts, rassuré d'ailleurs par la présence au pouvoir de tel ou tel sous-ministre lui-même homosexuel sans fausse honte (on n'est plus sous la IVe et l'homosexualité n'est plus un secret à ballets bleus) remplace progressivement la diversité baroque des styles homosexuels traditionnels. »

en 1969 à leurs commémorations en 1970, se mettent en place, au sein du mouvement gay, des processus de normalisation.

Toutes ces divergences entre conceptions rivales de la signification politique de l'homosexualité masculine interdisent d'en parler comme d'une quelconque « communauté gaye ». On résiste même à l'énonciation d'une « identité gaye » unique et univoque. Lorsque Didier Eribon par exemple donne ses *Réflexions sur la question gay*, en parodiant un titre de Sartre, ou lorsqu'il monte en épingle la figure de Jean Genet dans sa *Morale du Minoritaire*, on peut dire qu'il balaie d'importantes lignes de tension et que son propos souffre de ne pas assez faire de distinctions. Eribon s'intéresse à la souffrance, à l'insécurité, à l'agression ou à l'insulte homophobes : c'est loin d'être négligeable, mais cela n'épuise pas l'énoncé de ce qui conditionne les sujets. L'approche d'Eribon fait l'impasse sur le désir homosexuel mis en avant par Hocquenghem ; elle fait encore l'impasse sur la diversité des éros, telle que soulignée par les représentants d'Arcadie, mais aussi telle qu'elle est représentée par la multiplication des personnages proposée par la culture gaye américaine, entre les *bears* et les *butchs* ou *gym queens* par exemple. En partant de l'agression homophobie, Eribon prend son point de départ dans une culture doloriste, toute pénétrée de haine de soi, de culte de l'abjection et saupoudrée d'infériorité sociale : précisément ce contre quoi vont s'affirmer aussi bien le respectable mouvement homophile que le mode de subjectivation gay. Une figure comme Marcel Jouhandeau, centrale pour Eribon, est en décalage complet par rapport aux projets homophile, gay ou pédé-révolutionnaire. Jouhandeau éprouva peut-être des désirs homosexuels, mais il est hors sujet. Il refusa de s'engager dans le projet d'Arcadie auprès de Baudry, auquel il écrivit : « Je suis on ne peut plus hostile à votre projet... La vue des pédérastes en particulier, groupés surtout, me soulève le cœur. »<sup>82</sup> On croirait presque lire Hocquenghem à San Francisco. Ensuite, il n'appartient pas plus à la problématique homosexuelle révolutionnaire du FHAR, dans la mesure où il ne tourne jamais son abjection en démarche politique globale. Enfin, son culte des bas-fonds le rend étranger à « la question gaye » dont il ignore tout. Loin de la problématique de l'abjection, l'identité gaye s'impose comme « instrument de développement de l'estime de soi » comme l'ont noté Anne et Marie Rambach : c'est une identité « associée à des modes de vie décrits comme joyeux et source de plaisir »<sup>83</sup>. Fernandez l'a bien compris, et les Rambach insistent sur ce point : « passer d'homosexuel/le à lesbienne ou gai, c'est progresser dans le bien-être et l'acceptation de soi. »<sup>84</sup>

On peut bien sûr identifier entre les différentes figures de l'homophile, du gay ou du pédé révolutionnaire, quelques points communs. En particulier, bien sûr, l'idée qu'à un certain degré, ces formes de sociabilité sont motivées par la recherche d'une sexualité avec un partenaire de même sexe. Tout s'y passe *entre femmes* ou, pour l'essentiel de notre corpus, *entre hommes*. L'anonymat et la liberté sexuelle des tasses se retrouvent dans les saunas gays américains et dans la pratique du *glory hole*, qui fascine et dégoûte Hocquenghem mais peut réjouir un Michel Foucault en ce qu'elle permet une rencontre parcellaire, garantissant l'anonymat.

---

<sup>82</sup> Cité par Jackson, *Arcadie*, 2009, p. 92.

<sup>83</sup> Cf. Anne et Marine Rambach, *La culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2003, p. 26 où elles analysent des phénomènes comme les « Gay Games » : l'existence de jeux olympiques gais et lesbiens. Elles utilisent l'expression « gaie et lesbienne », pour marquer que le terme français « gai » ne contient pas les lesbiennes. Elles n'ont pour leur part aucune gêne à se dire « gay » ou de « culture gaie » (p. 18).

<sup>84</sup> *Idem*.

S'il m'a paru important de souligner des ruptures et des différences, notamment pour comprendre les divergences extrêmement virulentes et nettes exprimées entre les acteurs, cela ne signifie pas qu'il n'y ait aucune proximité, ni aucune filiation.

En revanche, cela met en question l'existence de quelque chose comme une homosexualité (orientation homosexuelle exclusive) qui serait l'objet aussi bien d'Arthur Schopenhauer que des biologistes qui recherchent le gène gay.

Le mouvement « gay » n'est pas la somme de toutes les vies homosexuelles. C'est une constitution historique, un modèle générationnel qui n'a pas rallié tous les suffrages dans les rangs des homos. Il se peut même que, tout en étant aujourd'hui en apparence triomphant, il soit aujourd'hui en passe de disparaître. Si l'on compare la situation actuelle à l'état de la « culture gaie et lesbienne » décrit par Anne & Marine Rambach en 2003, on ne peut que constater que ce mode de vie, loin d'être triomphant, connaît un reflux. En 2003, la mairie d'Angers réfléchissait à se donner l'étiquette « gay-friendly ». L'éditeur Balland avait encore un « rayon gay », dirigé par le scandaleux Guillaume Dustan, publiant une génération de jeunes auteurs comme Nicolas Pagès, Christophe Chemin, Erik Remès. Le Marais, le quartier gay parisien, était à son acmé. Il y avait des périodiques gratuits, @e-male, ou Illico qui tiraient à 30000 exemplaires. Le lancement d'une chaîne gaye comme PinkTV faisait les gros titres. Le magazine mensuel *Têtu* assurait aux gays une visibilité publique, soutenait l'affirmation gaye sur l'ensemble du territoire. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Le magazine *Têtu* a connu une interruption de publication avant d'être timidement repris. L'organisation à Paris en 2018 de « Gay Games » a connu une étonnante contestation en interne lorsque la « Marche des Fiertés » et son mot d'ordre officiel « Les discriminations au tapis, dans le sport et dans nos vies », fut « piratée » par un collectif de trans racisé.es mettant en avant des revendications beaucoup plus larges : la lutte contre la sélection à l'université ou le soutien à la Palestine. Les tensions demeurent : « gay » est loin d'être une étiquette où tous se retrouvent de manière œcuménique et pacifiée. Cette parade piratée fut d'ailleurs une occasion parmi d'autres de rappeler aux « gays » embourgeoisés, que la première « gay pride » fut menée par les trans afro-américains à Stonewall. Qu'elle ne fut pas menée par des ami.es de l'ordre, mais au contraire, qu'elle fut radicale et profondément contestataire, par rapport à un monde inique. Que par ailleurs les questions de sexualité s'y trouvaient indissociablement liées à des questions politiques, économiques, portées haut et fort par les personnes trans et racisées. La mémoire de Stonewall lutte encore contre sa récupération par des bourgeois blancs homosexuels, au nom des marges cumulant différents types de domination — ce qu'on désignent aujourd'hui le terme « queer » ou la problématique de l'intersectionnalité.